

MIGRATION ET IDENTITÉ : PARTIR, EST-CE SE RENIER ?

Settié Louis Martial Junior N'GUESSAN

Doctorant

Département de Lettres Modernes

Spécialité : Grammaire et linguistique du français

Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan- Cocody

settielouisn@gmail.com

Résumé : Le parcours d'appropriation de la culture du pays d'accueil est un processus long, complexe et multiforme. La question que l'on s'est toujours posé est de savoir comment mieux renforcer l'appropriation de la culture hôte par les migrants et valoriser leur identité à la fois individuelle et collective. Dans un monde de plus en plus interdépendant où le flux migratoire est devenu un phénomène complexe et dynamique, les cultures d'immigration sont devenues une composante importante du capital culturel identitaire du fait de leur trop grande présence et de leur diversité. Dès lors, chacun mesure l'importance de l'acquisition et l'appropriation de la culture d'accueil dans le processus d'intégration. Mais qu'en est-il de l'identité culturelle des migrants, celle qu'ils apportent avec eux dans leurs bagages ? Comment ces cultures – culture migrante et culture d'accueil- évoluent au contact l'une de l'autre ? Le conflit identitaire culturel qui se profile oblige souvent l'une d'entre elles(cultures) à se substituer de manière indélébile et/ou définitive à l'autre, créant ainsi un phénomène d'acculturation de part et d'autre.

Mots-clés : appropriation, culture d'accueil, culture migrante, identité, migration, reniement, conflit identitaire.

Abstract: The path of the culture appropriation of the host country is a long, complex and multifaceted process. The question that has always been asked is how to better strengthen the migrants' appropriation of the host culture and enhance their identity, both individually and collectively. In an increasingly interdependent world where migration flows have become complex and dynamic phenomenon, immigration cultures have become an important component of identity culture capital because of their excessive presence and their diversity. Therefore, each one measures the importance of the acquisition and the appropriation of the culture of reception in the integration process. But what about the migrants' own culture, the one they bring with them in their luggage? How do these cultures – migrant culture and reception culture- increase

in contact with each other. The looming cultural conflict often forces one of the them to substitute indelibly and definitely for the other, thus creating an acculturation phenomenon on both sides.

Keywords : appropriation, host culture, cultural capital, migration, migrant culture, deny, cultural conflict.

INTRODUCTION

L'un des phénomènes les plus marquants du XIXe siècle et des premières décennies du XXe a été le grand brassage de population entraîné par le déplacement de millions de personnes qui ont quitté leur terre natale pour aller s'établir dans les nouveaux mondes, portées par l'espoir d'une vie meilleure, d'ailleurs promise par tous les propagandistes de l'époque .Cette fièvre migratoire s'est nourrie du rêve de lendemains meilleurs et du mieux-être que celui qui a donné corps au discours sur la colonisation.¹

Subséquentement, la notion de migration entraîne un phénomène de brassage et par conséquent de métissage qui, lui-même génère des marginalités, dès lors qu'il y a des transformations impliquées par les interactions communautaires ; lesquelles interactions posent avec acuité la problématique de la connaissance de soi, de l'identité.

Le thème de l'identité que l'on retrouve dans les sciences humaines et sociales est souvent mis en relation avec le sexe, la collectivité, les contextes social, politique et historique, mais aussi avec l'espace géographique. Salman Rushdie (1993), dans son ouvrage *Les Patries imaginaires*², affirme, en s'inspirant de son expérience, que l'identité est une donnée à la fois plurielle et individuelle³. De même, Edouard Glissant (1997), dans son essai *Traité du Tout-Monde poétique IV*,⁴ expose la théorie du rhizome que l'on doit à Gilles Deleuze et à Félix

¹ Courville, Serge, *Immigration, colonisation et propagande: du rêve américain au rêve colonial*, Éditions MultiMondes, Québec, Canada, 2002, p.22.

²S. Rushdie, *Patries imaginaires*, Paris, Christian Bourgois, 1993.

³ L'identité évolue au gré des migrations ; la façon dont les individus se perçoivent eux-mêmes et sont perçus par les autres est fonction du milieu dans lequel ils évoluent mais aussi et surtout de leur parcours dans l'espace et dans le temps. l'identité est un construit social qui se fait par rapport à soi et par rapport à une collectivité. Le « moi » n'a de sens que par rapport à « nous »).

⁴E. Glissant, *Traité du Tout-Monde Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997.

Guattari⁵(1980). Pour l'auteur, l'identité-rhizome est une identité qui repose sur un système de relation ; laquelle relation fait appel au principe de multiplicité, d'hétérogénéité et de pluralité⁶. Dans cette perspective, on se retrouve face à des individus ne pouvant se réclamer d'une identité unique et précise, car leur existence est marquée du sceau du métissage, qu'il soit biologique ou culturel.

Nous avons donc affaire à des personnages ou des personnes métisses, mais surtout des migrants cherchant tous à comprendre qui ils sont, d'où ils viennent et comment vivre en accord avec leur identité personnelle souvent différente de celle communément admise par leur entourage.

Notre analyse concerne le processus de construction identitaire, saisi à travers une frange de personnes confrontés aux effets de la mobilité: changement de cadre géopolitique, environnement, habitat, institutions, passage de la catégorie de citoyen à celle d'étranger etc. Elle met donc en branle la problématique du rapport de « force » entre migrants et hôtes débouchant ainsi sur la question suivante : quels rapports entretiennent migrations et identité personnelle/collective ?

Comment la quête du mieux-être pousse-t-elle au départ ? Comment ce même départ nourrit-elle la crise identitaire dans la mesure où elle amène le migrant à s'interroger sur lui-même et sur le nouveau monde qui l'entoure ?

La présente réflexion s'intéresse donc aux rapports qui existent entre les migrations et l'identité des personnes.

I. PARTIR : DU REVE DU MIEUX-ETRE A L'ANGOISSE DE L'ENTRE DEUX RIVES IDENTITAIRES.

Le terme migration a pris un sens très large : non seulement il s'applique de plus en plus à des déplacements individuels.

A la notion de migration s'ajoute celle de l'identité, un concept aux acceptions multiples. D'après *Le Nouveau Petit Robert de langue française* "identité", qui vient du bas latin « *identitas* » désigne « le caractère de ce qui demeure identique à soi-même ». Chaque individu

⁵G. Deleuze et F. Guattari , *Capitalisme et Schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris, Les Editions de Minuit, 1980, Cité par ASSA ASSA Syntyche, Thèse de doctorat de l'Université de Montpellier III, 2014.

⁶A. ASSA Syntyche, « *Migrations et quête de l'identité chez quatre romancières francophones : Malika MOKEDDEM, Fawzia ZOUARI, Gisèle PINEAU et Maryse CONDE* », Littératures. Université Paul Valéry – Montpellier III, 2014.

possède quelque chose d'unique qui lui permet de se définir et de s'identifier par rapport aux autres.

Partant de ce postulat, l'identité devient un processus de reconnaissance de soi, reconnaissance fondée sur des caractéristiques qui sont propres à l'individu et le distinguent des autres. C'est dans cette logique qu'Amin Maalouf (1998, p.18) déclare : « Mon identité, c'est ce qui fait que je ne suis identique à aucune autre personne »⁷.

l'identité permet la reconnaissance en se fondant sur des éléments précis (sexe, collectivité, contextes social, politique et historique, mais aussi avec l'espace géographique). En effet, la reconnaissance de l'individu n'est possible que si dans une certaine mesure, ces éléments demeurent les mêmes à ses propres yeux, mais aussi aux yeux de tous. Ainsi l'identité intègre aussi la perception d'autrui. Elle n'est pas uniquement une relation à soi, mais aussi une relation avec l'autre. C'est pourquoi l'anthropologue Jean-François Gossiaux (1998, p.2) propose de définir l'identité comme « un rapport et non pas une qualification individuelle »⁸. Il ajoute : « Ainsi la question de l'identité est non pas “ qui suis-je ?”, mais “qui je suis par rapport aux autres, que sont les autres par rapport à moi ?” Le concept d'identité ne peut pas se séparer du concept d'altérité »⁹(l'identité s'étudie dans le rapport avec l'autre). L'identité est donc en construction, une quête.

C'est ce qui fait écrire à Lucy Bagnet (1998, p.17) que : « L'identité se construit, se définit, s'étudie dans le rapport à l'autre ; elle est indissociable du lien social et de la relation à l'environnement »¹⁰. Toutefois, l'identité peut aussi être collective et culturelle. Culturelle car l'identification se fait par des traits de culture, et collective parce qu'elle se rapporte à un groupe qu'il soit familial, ethnique, national, sexuel, linguistique, religieux ou artistique. La notion d'identité se rapporte donc à plusieurs paramètres allant de la manière dont l'individu se perçoit et s'inscrit dans le temps jusqu'aux multiples modalités permettant la reconnaissance de celle-ci. L'identité n'est pas abordée d'un point de vue statique, mais elle est analysée à travers les migrations. Autrement dit, c'est à partir des déplacements dans l'espace, voire dans le temps, qu'on étudie la quête et la construction de l'identité individuelle et collective. L'identité évolue au gré des migrations ; la façon dont les individus se perçoivent eux-mêmes et sont perçus par

⁷ Amin Maalouf, op.cit.p.18.

⁸ Jean-François Gossiaux, cité par Jean-Claude Ruano-Borbalan in *L'identité*, Editions Sciences Humaines, Auxerre, 1998, p. 2. (Propos tenus par Jean-François Gossiaux lors d'une conférence organisée par l'entreprise de diffusion des revues scientifiques DIF POP sur « l'identité nationale » en juin 1997 et réunissant des représentants de revues comme *Projet*, *Esprit*, la *Revue d'études palestiniennes*. J-F. Gossiaux s'exprimait au nom de la *Revue d'ethnologie française*).

⁹*Ibidem*.

¹⁰ Bagnet, Lucy, *L'identité sociale*, Dunod, Paris, 1998, p. 17.

les autres est fonction du milieu dans lequel ils évoluent mais aussi et surtout de leur parcours dans l'espace et dans le temps. La migration est considérée ici comme l'invariant autour duquel chaque individu met en évidence les mécanismes qui président à la déconstruction d'une identité collective au profit d'une reconstruction identitaire individuelle migrante¹¹.

Comment du rêve d'un mieux-être, le migrant se retrouve pris au piège de l'entre deux rives identitaires

I.1. PARTIR : DU REVE DU MIEUX-ETRE.

Les migrations apparaissent comme des étapes indispensables et bénéfiques, mais aussi douloureuses pour la quête et la construction identitaires. Dans un monde en pleine mutation où nul ne peut vivre en vase clos, les déplacements dans l'espace, qu'ils soient physiques ou virtuels, sont incontournables dans la quête du mieux-être, dans les échanges commerciaux, dans le système universitaire et surtout dans la connaissance de l'autre et plus particulièrement dans la connaissance de soi.

Comment la recherche et la connaissance de soi poussent-ils aux départs ? Comment ces mêmes départs nourrissent-ils la crise et la quête identitaire dans la mesure où ils amènent l'individu à s'interroger sur lui-même et le monde qui l'entoure ?

Les contraintes poussant à quitter son pays de naissance ou de résidence, et par conséquent les causes des migrations, se sont multipliées. La personne exilée n'est plus uniquement un réfugié au sens de la Convention de Genève du 28 juillet 1951 relative au statut des réfugiés, c'est-à-dire une personne contrainte de s'exiler du pays dont elle a la nationalité ou dans lequel elle a sa résidence habituelle parce qu'elle a été persécutée ou qu'elle craint de l'être « du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques » (art. 1.2). Sont aujourd'hui forcées à l'exil toutes les personnes dont la survie est mise en danger par des faits de guerre, par la répression politique, par les effets du changement climatique, par des conditions de vie difficiles et inhumaines. Or, les migrations contraintes de telle nature croissent très vite et deviennent de loin les plus importantes aujourd'hui.

Depuis le début des années 1980, la quête vers le mieux-être, la recherche dans le domaine de la culture et la science poussent au départ de nombreux jeunes vers les pays de l'Europe, des Etats unis et notamment de l'Asie. Et notamment les dictatures à ciel ouvert, la fuite de la faim et de certains préjugés raciaux comme le mariage forcé, l'héritage, bref, plusieurs enjeux

¹¹A. Syntyche, *op.cit.*, p.9

politiques, littéraires, scientifiques et sociaux poussent au départ. Partir s'impose en effet comme le seul moyen de s'affranchir d'une société pleine de préjugés et de discriminations... Partir est la seule chose qui reste à faire pour ces personnes qui aspirent à une vie meilleure. Cependant, ils se retrouvent, très souvent, pris au piège de l'entre deux identités.

I.2. DE L'ANGOISSE DE L'ENTRE DEUX RIVES IDENTITAIRES.

Les candidats à l'émigration viennent d'horizons divers, augmentant, de ce fait, le nombre et la diversité des cultures en contact¹². C'est-à-dire que, chacun vient avec une identité culturelle qui témoigne de son parcours et de son histoire. Mieux, chaque migrant vient avec une variété de langue et/ou de culture, différente de celle de la communauté linguistique qui les accueille. Au contact de ces différentes langues et cultures, s'opère, pour la plupart, un processus de déconstruction/reconstruction de la culture source, qui subit sans cesse les fluctuations des autres avec lesquelles elle est en contact.

Relativement à la langue, si l'on a longtemps cherché à comprendre les relents de la mondialisation qui crée un monde planétaire et qui promeut les déplacements massifs à travers l'abaissement des frontières naturelles, si l'on s'est toujours posé la question de savoir si les hommes pouvaient parler la même langue ou s'il existerait une langue commune à tous les hommes, on peut dire pour parodier Rousseau, que cette langue commune à tous est incontestablement celle que les enfants parlent avant de savoir parler et dont ils entendent l'accent plutôt que le sens réel des mots. Considérée comme lieu de formation de nos sensibilités, de nos idées reçues, notre (culture), (le réceptacle de nos mœurs) va imprimer en nous ce qui sera plus tard notre identité (...). Ainsi la culture est-elle cette poche utérine, le corps dans lequel se fait notre corps, se réalise notre naissance et croît notre individualité¹³. Cette langue deviendra notre nationalité, la bannière d'appartenance qui identifie et nous protège des errements amers dans d'autres paysages linguistiques.

II. DE L'INFLUENCE DU MILIEU : DU CHOC DES CULTURES AU RENIEMENT.

¹²C. DEPREZ, « Langues et migrations : dynamiques en cours », *La linguistique* /2 (Vol. 41)2005, p. 9-22.

¹³A. BENARAB, « Migration : langue, identité et pouvoir », *Pensée plurielle*, /1, n° 29,2012, p. 143-148.

Les migrations sont envisagées comme une manifestation de crise et de quête du bien-être ou de refuge. Bien plus : les migrations sont une quête identitaire. Cette quête de l'identité passe infailliblement par le positionnement linguistique.

Dans les colonnes qui vont suivre, il s'agira de montrer comment des tribulations identitaires résultant du choc des cultures, naît le reniement culturel identitaire.

II.1. DES TRIBULATIONS IDENTITAIRES : Le CHOC DES CULTURES.

La langue fait donc partie des espaces où l'immigré s'exerce à se positionner avec le modèle de la culture source ou son identité-source ; et/ou à rompre progressivement avec cette identité-source pour s'approprier la langue hôte. Ici, l'immigré se trouve entre deux rives identitaires et confronté à un choix difficile.

Sous l'influence du milieu, le nouvel arrivé, pour une intégration aisée, s'oblige à apprendre la langue hôte quand celle-ci est totalement inconnue. Ainsi est lancée la machine de la dépossession qui, petit à petit, lentement mais sûrement, contribue à éloigner ce dernier de sa source, de sa langue maternelle.

Dans un monde d'exil où le petit étudiant fréquente les commerces du pays d'accueil, où le citoyen lambda doit gagner sa pitance quotidienne en empruntant au moins deux fois par jour le métro pour se rendre dans une manufacture, l'univers dans lequel l'étranger doit vivre désormais, les rapports qui s'imposent à lui influencent et déterminent grandement sa perception des choses. La terre natale, les éléments culturels, les modes de représentation sociétales qu'il avait alors et qui constituaient une béquille de maintien et de garde-fous commencent lentement à tomber en disgrâce, ou à être en proie au doute.

La fuite, le voyage deviennent, de facto, une aventure insipide. Le migrant, devant la réalité qui s'offre à lui devient comme étranger pour lui-même, d'abord. Ensuite, pour la communauté, avec laquelle il a maille à partir du fait de relents linguistiques et culturels. Il devient, très souvent, étranger à cause de son insoumission guidée par le refus premier d'abandonner sa culture pour une autre qu'il ne comprend pas et qu'il exclue alors même qu'il doit l'intégrer pour son propre "salut". En effet, le nouveau-venu se sent dès lors comme aspiré par une société aux mœurs corrompues et arriérées qui le conduit dès les premiers instants à un repli sur soi, à l'enfermement, à un isolement et notamment à d'autres ruptures. La rigidité de sa tradition le conduit à une crise identitaire qui le dépersonnalise et le déshumanise peu à peu en lui ôtant ce qu'il a de plus cher, de plus noble, de plus particulier pour le confier à une autre communauté, dans un groupe en dehors duquel il n'existerait pas en tant qu'individu à part entière.

Le jeune étudiant, par exemple, doit, pour sa subsistance quotidienne, fréquenter les commerces, les comptoirs et autres administrations. Il ne peut que s'exprimer dans la langue hôte pour se faire entendre et se faire comprendre. Mieux, loin du cocon familial, il a besoin de se faire de nouvelles amitiés. Seule la langue du pays hôte lui permet de communiquer avec ceux-ci, seule la langue d'accueil lui permet de s'intégrer dans cette société étrangère, parfois raciste qui met tout en œuvre pour contraindre le nouvel arrivé à *coopérer* dans le meilleur des cas. Il s'opère de manière tacite une sorte d'isolement qui ne peut que contraindre l'immigré à se fondre dans le moule au risque de se voir rejeté par la société d'accueil. Au demeurant, comme le dit Abdelkader BENARAB (2012,148), c'est le cas des régimes caractérisés par l'autoritarisme et l'absence d'alternative dans les choix idéologiques. L'immigré n'est pris en charge qu'à partir de sa capacité d'adaptation à ces contraintes. Il faut comprendre à partir de cette réalité que l'immigré dont la langue maternelle ou les structures basiques restent un référent identitaire et dont le pays hôte ne peut retenir aucune visibilité ne pourra jamais prétendre à la réussite sociale dont l'intégration à la société d'accueil demeure la seule caution.¹⁴

De cette posture :

Non seulement l'immigré est incapable de « sécuriser » son séjour au sein de la société d'accueil, mais cette dernière lui commande une posture fragile, en lui allouant un temps de transit qui se vit comme une escale plus ou moins longue entre deux voyages. Le manque de perspective dans un avenir prospectif devient l'élément central et la conséquence directe dans la déstabilisation engendrée par cette situation¹⁵.

Cependant, il arrive que l'on s'aperçoive que la dépossession se fait aussi de manière volontaire par l'immigré, lui-même, dans la majeure partie des cas. En effet, une fois le sol du pays d'accueil foulé, l'envie de se départir des contraintes culturelles traditionnelles pousse certains émigrés à rompre le contrat social-culturel et linguistique tissé de nombreuses années durant avec la mère patrie.

II.2. LE RENIEMENT CULTUREL IDENTITAIRE.

Dans leur envie et leur détermination à devenir coôte que coôte citoyen français par exemple, les préposés à la migration ne reculent devant rien. Ils iront jusqu'à contracter des unions matrimoniales pour pouvoir intégrer aisément la société-hôte, quitte à fouler aux pieds tous les acquis culturelles et linguistiques de la mère patrie conservés jalousement durant des années.

¹⁴A. BENARAB, *idem*, p 137.

¹⁵ A. BENARAB, *idem*, p.146.

D'aucuns s'inscriront à l'école des Blancs, apprendront leurs idéologies, leurs manières, leurs langues qui deviendront progressivement leur langue maternelle (pour le cas de la plupart des enfants nés de l'immigration) ; on adopte ainsi leurs vocabulaires et leurs manies langagières¹⁶. Julien Peyral¹⁷ par exemple, en quittant son "Cévennes" natal, avait une idée préconçue des peuples qu'il allait rencontrer. Une fois sur les lieux, Peyral ne peut que s'habituer aux mœurs des Sénégalais pour rendre aisé son intégration : il apprendra le wolof, il commencera à goûter aux mets locaux et à s'enticher d'une autochtone, Fatou Gaye. Au fur et à mesure que le temps passait, ce missionnaire français s'éloignait peu à peu de ses mœurs et, par-delà, de son pays natal. Ainsi y va-t-il des immigrés africains qui s'essaient au voyage. Une complicité et/ou une relation qu'ils n'ont jamais eue avec la langue maternelle s'instaure, de ce fait, entre l'immigré et la langue d'accueil. Désormais, les immigrés apprennent tout un pan du dictionnaire, les proverbes, les citations, les expressions "branchées" : « je pris un plaisir indescriptible à les embrasser avec des « ma puce » et « mon lapin »¹⁸. Parler la langue hôte devient un défi.

Il s'instaure entre Halima (le personnage principal de *Les Identités meurtrières* de Amin Maalouf) et la langue française une relation qu'elle n'a jamais eue avec l'arabe, et pour cause, parler le français relève d'un choix personnel. En effet, séduite par la mentalité et la culture françaises, Halima voit dans cette langue, un lieu de rencontres avec l'autre, un espace de liberté et de redéfinition de soi, un lieu linguistique qui lui permettrait de sortir de son isolement, de communiquer avec ses voisines françaises et de se faire des amies parmi elles, un espace de liberté parce qu'avec le français, elle gagnerait la liberté de s'exprimer sur n'importe quel sujet ; de dire des choses que la langue arabe lui interdisait même d'envisager et enfin espace de redéfinition de soi car ses nouvelles fréquentations l'y contraignent. Cette liberté de penser et de parler induirait d'autres libertés comme celle de choisir le genre de femme qu'elle voudrait désormais être : c'est pourquoi elle aime cette langue et met un point d'honneur à la maîtriser¹⁹. De manière transversale ou conséquemment, on constate, avec amertume parfois, cette dépossession dans le milieu des enfants étrangers, c'est-à-dire nés ou venus très tôt en France ou dans un pays quelconque.

L'apprentissage d'une langue seconde, et plus tard sa pratique, passe pour être la seule condition à même de doter l'individu d'une sociabilité humaine et intellectuelle. Désarçonnés par cette

¹⁶ A. Syntyche, *op.cit.p.11*

¹⁷ Personnage principal de *Le roman d'un spahi* de Pierre Loti (Julien Viaud)

¹⁸ A. Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Paris, Editions Bernard Grasset, 1998, Cité par ASSA ASSA Syntyche, *op.cit.*

¹⁹ A. Syntyche, *Idem.*

fragilité affective linguistique, ces enfants *précocement* sevrés n'ont d'autres choix qu'une évolution anonyme dans la brume d'une appartenance indéfinie au torrent ethno-culturel.

Ainsi, la langue-hôte devient le préalable à toute socialisation sans laquelle l'on se retrouve sous le coup du châtement social.

L'enfant qui n'a pas baigné dans sa langue maternelle, n'a jamais été bercé par le murmure affectueux et les mélodies rythmées de ses voix n'eût connu sans doute, par substitution, que des langages fragiles manquant d'être "lisses" et "duveteux". Nos histoires singulières et leurs signifiants porteront la marque de cette infection aggravée d'une langue artificielle imposée, dans laquelle nous ne pouvons qu'imparfaitement dire les douleurs que nous subissons, alors même que nous sentons leurs effets blessants dans la langue où nous sommes nés.

Toute expression est assurée par le pouvoir des mots. Issu de la matrice originelle, ce pouvoir confère à la langue une approche cohérente de notre environnement, mais la voilà perdue et inégalement remplacée par une autre, celle-ci nous laisse une vision fragmentaire de la réalité. Ses effets jouent un rôle de censeur parce que la parole traduisant une langue étrangère devient contraignante sur la base d'un intérêt expressif incapable de nommer les variations subjectives de la langue maternelle dans le cadre de l'objectivité de la langue autorisée.

Quelle langue peut-elle, autrement mieux que la langue maternelle, saisir les chuchotements subtils de nos confessions inaudibles sans s'abîmer sur les aspérités parfois coupantes d'une langue étrangère ?

L'apprentissage de la langue-hôte – volontaire et involontaire à la fois – est ressenti comme un propre dessaisissement, une perte de la « naturalité » linguistique. De ce fait, le migrant, à travers la langue qui lui est imposée, a le sentiment d'être exilé, c'est-à-dire d'être excentré. Appliquée à l'univers familial, l'imposition d'une autre identité ethnique contribue à jeter sur le développement de l'enfant une sorte de remise en cause et d'instabilité. Ce dernier se trouve toujours aux prises avec les questionnements et les incertitudes de son milieu. Pour Maalouf²⁰, la trajectoire de chaque individu est alimentée par son passé et contient le patrimoine identitaire qui fixe définitivement son aboutissement, c'est-à-dire son présent. Ces trajectoires et ces aboutissements, passés et présents sont les données essentielles qui fixent l'identité individuelle et ethnique de sorte que la famille immigrée qui a conservé l'usage de la langue maternelle et les pratiques culturelles d'origine, même dans un espace restreint fonctionnant en microclimat

²⁰A. Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Paris, Editions Bernard Grasset, 1998, Cité par ASSA ASSA Syntyche, *op.cit.*

familial, est plus à même de s'adapter aux nouvelles formes d'organisations sociales et à une plus large socialisation. Pour Maalouf, en effet, langue et patrimoine culturels, loin de constituer un frein à l'intégration, hâtent sa réalisation. Dans pareil cas, l'enfant, issu d'un milieu dont l'individualité est solidement construite et la pensée structurée, perçoit le contact extérieur comme un apport enrichissant et non comme une perturbation qui traverse et viole son espace identitaire. S'ensuit une interaction positivement agissante dans le processus de construction de l'unité sémantique de son moi individuel.

La politique scolaire des pays hôtes n'est pas en reste de ces phénomènes de dépossession. Toutes les fois que lui parviennent des requêtes émanant de différentes communautés pour l'apprentissage et la reconnaissance de leurs langues d'origine, on crie au danger et on se réfugie derrière les décisions du Conseil constitutionnel, aréopage au sommet de la hiérarchie décisionnelle, tribunal suprême qui interfère dans la chose publique.

CONCLUSION

L'être humain est par essence en proie aux changements : son identité est appelée à migrer et à changer constamment. L'existence humaine se nourrit de passages. Toute identité est donc migrante et se façonne dans les migrations. De même que le fœtus doit se détacher du corps maternel pour vivre, de même tout individu doit se détacher de son milieu (sans pourtant le renier) pour survivre. L'avenir de l'humanité et de tout individu qui le compose est dans la migration car dès la conception, l'existence humaine est par essence une vie de passages.

Cependant, Certaines politiques culturelles des pays d'accueil sont des portes ouvertes à une dépossession culturelle identitaire des nouveaux venus. Sous cet angle, il convient de reconnaître que, la rupture avec la culture source devient un événement traumatisant.

Amin Maalouf, écrivain talentueux, exilé lui-même, explique de l'intérieur, à partir de son expérience, les désastres identitaires provoqués par la négligence et l'ignorance des cultures d'origine, au mépris d'une lucidité épistémologique qui aurait manifestement réduit tout regard réducteur vis-à-vis de l'autre. Il dira ceci : « Plus un immigré sentira sa culture d'origine respectée, plus il s'ouvrira à la culture du pays d'accueil ». Partant, Abdelmalek Sayad (2014)²¹ avance en substance que « toute étude des phénomènes migratoires qui néglige les conditions

²¹ Abdelmalek Sayad, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. Tome 3, La fabrication des identités culturelles, Raisons d'agir*, coll. « Cours et travaux », 2014

d'origine des émigrés se condamne à ne donner du phénomène migratoire qu'une vue à la fois partielle et ethnocentrique ».

Il serait temps qu'une concertation sérieuse sur les langues maternelles fasse inculquer les vertus pondératrices qui appellent à un centralisme culturel identitaire unificateur, dès lors que les langues vernaculaires, une fois acquises, facilitent plutôt l'accès aux langues nationales et étrangères, sans crainte aucune du spectre sécessionniste qui hante l'imagination de l'ignorance.

BIBLIOGRAPHIE

ABDELMALEK Sayad, 2014. *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. Tome 3, La fabrication des identités culturelles, Raisons d'agir*, coll. « Cours et travaux »,

AMIN Maalouf, 1998. *Les Identités meurtrières*. Paris : Bernard Grasset.

ASSA Syntyche , 2014. « *Migrations et quête de l'identité chez quatre romancières francophones : Malika MOKEDDEM, Fawzia ZOUARI, Gisèle PINEAU et Maryse CONDE* ». Littératures. Université Paul Valéry – Montpellier III,

ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth et TIFFIN Hele, 2012. *L'Empire vous répond. Théorie et pratique des littératures Postcoloniales*. Bordeaux, Pessac.

BENARAB Abdelkader, 2012. « *Migration : langue, identité et pouvoir* », *Pensée plurielle*, /1, n° 29.

BAUGNET Lucy, 1998, *L'identité sociale*, Dunod, Paris.

COURVILLE, Serge, 2002, *Immigration, colonisation et propagande : du rêve américain au rêve colonial*, Éditions MultiMondes, Québec, Canada.

DELEUZE, Gilles., GUATTARI, Félix, 1980. *Capitalisme et Schizophrénie 2. Mille Plateaux*. Paris. Minuit.

DEPREZ, Christine, 2005. « *Langues et migrations : dynamiques en cours* », *La linguistique* /2 (Vol. 41)

GOSSIAUX, Jean-François, 1998. *L'identité*, Editions Sciences Humaines, Auxerre.

GLISSANT, Edouard, 1997. *Traité du Tout-Monde Poétique IV*. Paris, Gallimard,

SALMAN, Rushdie, 1993. *Patries imaginaires*, Paris, Christian Bourgois,